

Compte rendu

« L'amour fou »

Ouvrage recensé :

Le journal du séducteur de Danièle Dubroux

par Michel Euvrard

24 images, n° 85, 1996-1997, p. 34-35.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/23556ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

L'amour fou

PAR MICHEL EUVRARD

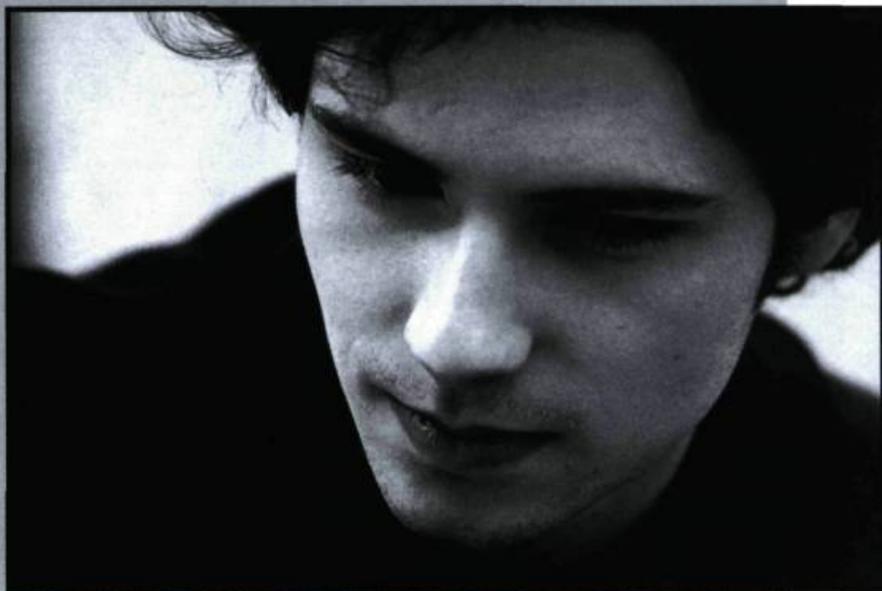
LE JOURNAL DU SÉDUCTEUR DE DANIÈLE DUBROUX

Le *journal du séducteur* est en premier lieu ce livre de Kierkegaard trouvé dans l'appartement de la grand-mère, Diane Drémond (Micheline Presle), dont la lecture a amené Grégoire Moreau (Melvil Poupaud) à entreprendre la rédaction d'un mémoire de maîtrise sur le philosophe. Diane Drémond, tragédienne à la retraite, cloîtrée dans son appartement de la rue Mazarine (Paris VI^e), où elle répète à huis clos les grands rôles de sa carrière en vue d'un hypothétique retour sur les planches, l'avait prêté auparavant à Hugo (Jean-Pierre Léaud), le prof de lettres de Grégoire, éperdument amoureux d'elle depuis.

Grégoire l'a prêté à Charlotte (Karin Viard), son amie, qui l'oublie sur un banc de l'amphi où, au lieu d'écouter le cours (sur la communication, assez jargonneux, merci), elle essaie sans succès de rédiger une lettre de rupture à l'adresse de Grégoire, observée dans son dos par Claire Conti (Chiara Mastroianni), qui ramasse le livre et, le lendemain, rencontre Grégoire dans un café, rue Mazarine, pour le lui rendre mais comme ils en parlent, Grégoire le lui prête.

Le journal du séducteur ne fait pas grande impression sur Claire, qui le prête à son «psy», Hubert Markus (!), à qui elle est venue confier qu'elle est, par contre, fort attirée par Grégoire. (Markus est le petit homme qu'on voit dans la séquence pré-générique du film, le cou maintenu par une minerve, promené par un infirmier dans les petites rues du sixième arrondissement, en quête du lieu ou de la personne qui lui rendraient la mémoire et son identité. Le film est le flash-back qui raconte, entre autres, l'accident qui a mis Markus dans ce fâcheux état!)

Passant ainsi de main en main, *Le journal du séducteur* agit «comme un philtre d'amour»¹ — maléfique, prétend Diane, et de fait: Hugo, amoureux fou et transi de



Grégoire (Melvil Poupaud).

Diane, a sacrifié pour elle famille et carrière, transformé une pièce de son appartement en «temple de Diane» et tenté, sans succès, d'adapter pour elle *Le journal du séducteur* à la scène; mais il se flatte d'avoir réussi l'adaptation de *Madame Bovary* duquel, «pour éviter le vaudeville», il a éliminé Charles! Charlotte commet accidentellement un meurtre pour défendre Grégoire, puis, ayant rompu avec lui, succombe au mysticisme, aventure qui la mènera — du moins Grégoire l'annonce-t-il à Claire — au suicide.

Dans un remake burlesque de ce meurtre, Claire assommé Markus, alors que, victime «d'un fort contre-transfert», — risque du métier peu apprécié par sa femme — il agresse Grégoire.

Le journal du séducteur (débutant) est aussi celui que tient Sébastien (Mathieu

Amalric), un copain de fac de Claire, hébergé temporairement dans l'appartement d'Anne (Danièle Dubroux), mère de Claire et médecin (de nuit): ses parents viennent de prendre leur retraite et de quitter et mettre en vente leur pavillon en bord de Marne (Claire et Grégoire viendront y noyer au clair de lune le cadavre, conservé au congélateur, de la victime de Charlotte).

Sébastien, apprenti séducteur peu convaincu, peu convaincant, ayant échoué à séduire Claire, se rattrape avec Anne: ils sont les seuls à n'avoir pas lu *Le journal du séducteur* et la liaison qu'ils entament échappe à l'emprise et aux illusions romantiques de la séduction.

Le journal du séducteur est enfin le film qui raconte ce qui arrive à tous ces personnages, un film minutieusement agencé et construit, sous les dehors du caprice et du



«Danièle Dubroux acclimate sur la rive gauche, d'une manière inédite dans le cinéma français, la comédie loufoque américaine.»

Hugo (Jean-Pierre Léaud) et Claire (Chiara Mastroianni).

primesaut, enchanté et enchanteur, séduisant au possible! Sur «le mystère de la séduction: pourquoi certains êtres ont une espèce de charisme, d'ascendant sur les autres?»². Pourquoi, comment savoir? Le mystère, comment l'aborder? Danièle Dubroux, qui «aime travailler à partir d'un cinéma de genre, le thriller ou la comédie, pour mieux en désamorcer les codes, et créer la surprise»³, le fait par le biais, effectivement, de la comédie et, un peu, du thriller (dans l'épisode où l'on découvre le cadavre et son immersion nocturne qui peut, au premier abord, paraître exagérément incongru et hors ton). Le livre de Kierkegaard passe de main en main comme le chapeau de paille d'Italie ou le billet de loterie de René Clair, le chat chez Klapisch, le faucon maltais dans le thriller de Huston; il est le fil sur lequel «coulissent» dirait Paul Warren, les événements imprévisibles, «surprenants» du film.

La nature de l'objet mis en circulation détermine cependant en quelque sorte sinon le genre du film, du moins son ton particulier et le milieu où vivent les personnages: un livre de Kierkegaard n'est ni un billet de loterie ni un chat, facilement associés à l'entraîn bon enfant des milieux populaires, de Montmartre dans les années 30 chez Clair, de la Bastille aujourd'hui chez Klapisch, il n'est pas non plus une statuette précieuse, enjeu d'une intrigue de malfaiteurs internationaux chez Huston. Il induit des personnages et un milieu décalés par rapport au genre, un peu comme chez Woody Allen (si

l'on pense, en particulier, au psychanalyste découragé): enseignant sauté, chercheur scientifique halluciné (Robert, le voisin de palier de Grégoire joué par Serge Merlin), étudiants en philo et en psycho, comédienne à la retraite, tous citoyens du sixième arrondissement. Dubroux acclimate sur la rive gauche, d'une manière inédite dans le cinéma français, la comédie loufoque américaine style «Vous ne l'emporterez pas avec vous».

Quant à la séduction, à défaut de pouvoir en expliquer le mystère, Dubroux donne à voir son fonctionnement: fantasque, arbitraire, subjectif; jeux de l'amour et du hasard, parfois dangereux; comédie des erreurs, parfois cruelle. Travailler selon les codes de la comédie ne l'empêche pas, on l'a vu, de faire intervenir des préoccupations plus graves, la vieillesse, le suicide, la folie, la mort, sans que le ton en soit alourdi. La légèreté allègre du film tient à la construction du scénario, qui entrecroise d'une façon très serrée les fils qui associent les personnages, le plus souvent deux à deux; à un montage très elliptique, qui interrompt beaucoup de séquences avant leur conclusion, dès que le spectateur en a vu assez pour savoir ce qui va se passer, et à une direction d'acteurs très précisément dosée: les personnages secondaires, Léaud, Merlin, Presle «en font» beaucoup, les principaux, Poupaud, Mastroianni, relativement très peu, tandis qu'Amalric réussit à jouer presque avec réticence un rôle volubile qui se

prêtait à des numéros flamboyants (ainsi la séquence de travestisme).

Danièle Dubroux a pris beaucoup de risques; elle joue sur un registre très étendu, du burlesque au dramatique, fait évoluer beaucoup de personnages très différents, des très fous (Hugo et les deux patients de Markus) au jeune premier romantique impénétrable et las (Grégoire) et à la très raisonnable Claire, des acteurs de trois générations; elle accumule les épisodes inattendus, parfois incongrus, et réussit à doser si exactement, à équilibrer si rigoureusement tous ces éléments que le film trouve d'emblée et maintient tout du long un ton drôle, touchant, aérien et juste, tout à fait original, un «ton Dubroux». Elle nous offre, sans doute pour la première fois, une œuvre de maturité et de maîtrise. De surcroît: délicieuse. ■

1. *Télérama* n° 2407, 28 février 1996.

2. *Ibidem*.

3. *Ibidem*.

LE JOURNAL DU SÉDUCTEUR

France 1996. Ré. et scé.: Danièle Dubroux. Ph.: Laurent Machuel. Mont.: Jean-François Naudon. Mus.: Jean-Marie Senia. Int.: Chiara Mastroianni, Melvil Poupaud, Mathieu Amalric, Danièle Dubroux, Hubert Saint Macary, Serge Merlin, Michéline Presle, Jean-Pierre Léaud, Karin Viard. 95 minutes. Couleur. Dist.: K. Films Américaine.

LE JOURNAL DU SEDUCTEUR

de Danièle Dubroux, avec Chiara Mastroianni, Melvil Poupaud, H. Saint Macary (1996, France, 100min)

Telle une alchimiste, Danièle Dubroux mélange les genres : sa décoction dégage un tenace parfum d'ivresse ludique.

Comme son personnage du psy qui a perdu la mémoire, *Le Journal du séducteur* est un film qui revient sur ses traces. A la fois sur les lieux (le Quartier latin) d'une intrigue qui s'est déjà déroulée et sur tous les genres qui ont inspiré la cinéaste. Pour cette démarche d'arpenteur inspiré, Dubroux n'a qu'une confiance modérée dans la psychologie. En revanche, elle croit au pouvoir de l'alchimie. Aussi complexe que savoureuse, cette démarche consiste à opérer des mélanges nouveaux dont la saveur unique respectera le goût de tous les éléments de base. Sur le comptoir qui lui tient lieu de paillasse, le professeur Dubroux a aligné les différentes fioles à partir desquelles elle va créer son élixir de bonheur. D'une belle couleur ambrée, sa liqueur se nomme "romanesque". Dans le lointain Danemark, on l'appelle aquavit. Le soir, au coin du feu, cette eau-de-vie accompagne la lecture du philosophe, un certain Kierkegaard. Pas un gai le Sören, mais il a écrit un livre qui porte le plus beau titre du monde : *Le Journal du séducteur*, un ouvrage parfois aride, talisman pour pénétrer dans un univers merveilleux. Mais Dubroux a un dernier atout dans sa manche : la comédie. Bien inspirée par son maître Buñuel, elle sait que l'élégance suprême est de faire rire tout en parlant de choses graves comme l'angoisse, le désir ou la mort. Son film change sans arrêt de registre, de Lubitsch à Bergman, de Kierkegaard à Labiche. Et c'est bien à une entreprise de pure séduction que nous convie Dubroux. Dans ce réseau de fausses pistes, rien n'est jamais sûr et tout peut arriver. D'ailleurs, tout arrive.

Les inrocks

Dubroux, je te séduis, moi aussi «Le Journal du séducteur», film aérien sur l'alchimie du déclic amoureux.

Écrire à propos du Journal du séducteur n'est pas précisément un cadeau pour deux raisons. La première est que la séduction, ça ne s'explique pas. La seconde est que le film de Danièle Dubroux est très, très, vraiment très séduisant.

Le Journal du séducteur est ainsi un film à propos de quelque chose d'immatériel, quelque chose d'ineffable mais dont on sait bien, pourtant, que ça existe: la séduction. C'est pourtant un film extrêmement concret, pratique, lisible et transparent comme l'eau limpide d'un lac ensoleillé. Un film qui se vit avec les sens et la raison, parce qu'il résout son paradoxe originel (parler de ce qui est inénarrable) en s'attaquant non pas à l'éventuelle théorie sentimentale qui se dessine derrière les rapports de séduction, ni même aux mystérieuses propriétés chimiques dont seraient doués les séducteurs, mais en se cantonnant à filmer la séduction à l'oeuvre, en décrire l'état, les effets, la magie et les emboîtements.

Ce que Danièle Dubroux met en branle chez ses personnages, c'est en quelque sorte un face-à-face personnel et général, de chacun et de tous, avec la séduction: si nous étions tous, simultanément, chasseur ou gibier, impliqués dans des mécaniques séductrices, il est fort probable que le monde réel ressemblerait beaucoup au monde fictif que la cinéaste met en scène. Et la vie y gagnerait sans doute énormément: malgré les beignes imprévues et les chausse-trappes macabres, la petite société d'allumés captée par la bienveillante caméra de Dubroux a quelque chose de très enviable.

Chacun à sa fenêtre, les personnages du Journal du séducteur semblent vaporiser sur le monde les

enzymes d'une folie douce et contagieuse, assez irrésistible et jubilatoire, qui les place dans cet état amoureux abolissant tous les autres. Qu'il s'agisse de la radieuse Claire (Chiara Mastroianni), du ténébreux Grégoire (Melvil Poupaud), du rugueux Hugo (Jean-Pierre Léaud), du lunaire Sébastien (Mathieu Amalric, à propos duquel on ne sait plus en quels termes exulter) et de tous les autres, chacune des créatures de Dubroux semble progressivement s'incliner vers son plus haut point de dinguerie naturelle, exactement au diapason de celle qui les met en scène.

Il ne faudrait pas s'imaginer pour autant que le Journal du séducteur soit une mer de folie démontée. Ce qui d'emblée séduit, c'est au contraire la tenue très exemplaire du film, qu'une dynamo balèze semble innover de A à Z et qu'un scénario solidissime charpente sans que jamais ses poutres ne soient apparentes (pas le genre de la maison, vraisemblablement).

Que ce scénario fasse généreusement référence à Sören Kierkegaard ne devrait intimider personne: il s'agit là, bien plus qu'une invitation à visiter les fondements philosophiques du concept d'angoisse existentielle, un prétexte érudit, un petit point scintillant où miroite la vanité des artifices d'un apprenti séducteur. Dans le même ordre d'idée, la question de la culture lacano-freudienne, abondamment mise à contribution, est au fond de seconde importance, même si elle permet la lecture de certains jeux de mots et sous-tend manifestement le choix des patronymes usités dans le film (Hubert Markus, pour un psy, est-ce assez éloquent?).

C'est qu'en fait, plus que les détails de son histoire et de son argument, on retient avant tout du Journal du séducteur sa définition, sa mousse et le beau tournemain qui permet à cette mousse de prendre. Il s'agit en effet de qualités physiques, sportives d'une certaine manière: bien calée dans son sprint, Danièle Dubroux semble nous souffler d'un seul trait sa comédie aérodynamique.

A cet égard, le personnage qu'elle s'est accordé, celui de la mère de Claire, pourrait d'ailleurs nous en apprendre encore plus long que son film sur son rapport aux autres, au monde et à la vie, si elle n'avait elle-même tenu à limiter l'impact et l'importance du rôle. Il n'empêche, la manière qu'a ce personnage de fendre l'espace avec toute l'insolence de son nez profilé pour la bise est un excellent indicateur de ce qui palpite si fort et si bien dans le cinéma de Dubroux: une suspension des êtres à leur meilleur, une allure flottée, une façon d'être qui emprunte à la danse et qui donne à ce film, très jeune mais jamais «générationnel», très drôle mais jamais mesquin, très séduisant mais jamais putain, son air si particulièrement oxygéné et respirable.

Tous les personnages de Dubroux oscillent ainsi entre l'évanescence d'une plume portée par les tourbillons et la belle exactitude d'un pendule terrestre fermement relié aux éléments. C'est aussi une définition possible de la séduction, qui est évidemment affaire de légèreté. Le Journal du séducteur est en effet un film comique et léger mais néanmoins riche en fibres; il nourrit l'âme et on n'en retient que le meilleur: un voyage souriant aux confins de la sagesse et de la folie, valeurs réversibles par le seul effet de la séduction et de l'amour.

Par **SEGURET Olivier** - libération